

ABONNEMENT UN AN (5 F.)

LE FRONDEUR

BUREAU RUE DE LA LIBERTÉ

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



ABONNEMENT :

Un an fr. 7 00

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

ANNONCES :

La ligne fr. » 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1 00

Fait-divers . . . » 3 00

On traite à forfait.

EN ARRIÈRE!

C'est décidé. L'union des diverses nuances du parti libéral doit cesser d'exister. Il faut expulser du libéralisme ces progressistes coupables de désintéressement. Le parti libéral — libéral selon le cœur de MM. Frère et C^o — ne doit avoir qu'un but, qu'une mission : conquérir le pouvoir et le garder le plus possible, afin d'avoir le temps de caser dans de grosses sinécures, tous les parents et amis. Arrière les politiciens à courte vue, les énergumènes qui s'imaginent que si l'on doit désirer le pouvoir, c'est — non pas pour en jouir — mais pour avoir les moyens de réaliser des réformes généreuses. Le libéralisme est fatigué de toute solidarité compromettante et si les progressistes, les Janson, Féron, etc., ne sont pas contents, s'ils ne veulent pas servir de piédestal à MM. Frère, Bara et C^o, qu'ils s'en aillent! On préfère de francs cléricaux à de pareils trouble-fêtes!

Tel est, en résumé, le langage des feuilles doctrinaires. Notez que nous atténuons et l'*Echo du Parlement* (sauf respect), le *Journal gaga*, la *Flandre libérale* et jusqu'à la *Meuse* traitent plus insolemment encore les progressistes dont, en cas de danger urgent, on sait si bien mendier les suffrages.

Tous y vont de bon cœur. La *Flandre libérale*, ce journal d'un esprit si..... hollandais, appelle les conseillers provinciaux de Bruxelles, des révisionnistes en délire. L'*Echo du Parlement* signifie aux progressistes que le « libéralisme » n'entend plus se mettre *grotesquement* à la poursuite des réformes progressistes; on n'en veut plus de ces chimères, ajoute le piquant *Echo*. Du *Journal de Liège*, nous ne dirons rien, d'abord parce que la collaboration de M. Blaguenster enlève à l'opinion de cette feuille, toute apparence de sincérité et, ensuite, parce que l'infortuné *Moniteur* des intérêts antediluviens ne possédant plus guère aujourd'hui qu'une vingtaine de lecteurs, nous ne voyons aucun intérêt à empêcher le bon vieux gaga d'écrire sous lui. Quant à la *Meuse*, nous ne pouvons nous dispenser de lui accorder une mention spéciale, le nouveau correspondant politique qu'elle a déniché à Bruxelles étant de taille à faire oublier M. Hymans lui-même :

Ecoutez ce que racontait samedi dernier ce délicieux correspondant :

« Qui vois-je, patronnant les candidats sénateurs, dont on vante à l'envi la sagesse et la modération, qui? M. Janson, président de l'Association. — *Quos vult perdere Jupiter dementat!* — S'il n'y avait eu aucune circulaire signée de ce nom, qui doit fatalement disparaître comme celui du chef du libéralisme bruxellois, j'affirme que la liste libérale passait tout entière le 8 et sans ballottage.

Si l'on veut assurer le retour d'une majorité libérale, il est nécessaire, indispensable que notre parti se dégage de solidarités compromettantes, qu'il n'accepte plus la responsabilité de théories qui sont en définitive la négation de l'idée libérale et qu'il rompe ouvertement avec le radicalisme.

Aujourd'hui, il ne faut point se le dissimuler, le parti libéral doit se reconstituer; même à la Chambre il s'est laissé entraîner hors de ses voies normales, grâce à l'influence de la chapelle radicale, à l'importance qu'on lui avait laissé prendre, à l'alliance qu'on avait si imprudemment acceptée. Le parti libéral doit retourner à vingt ans en arrière et, reprenant courageusement, loyalement, ses anciens principes, déployer de nouveau et exclusivement le drapeau de l'indépendance du pouvoir civil et de la liberté.

Il est impossible d'être plus catégorique. Le parti libéral doit courageusement retourner à vingt ans en arrière, voilà le mot d'ordre. Obéissez! progressistes, assoiffés d'union!

Sans doute la perspective de cette terrible étape à faire à reculons est assez formidable pour faire reculer... ou plutôt avancer les écrivains elles-mêmes, mais les libéraux

doivent-ils hésiter? Non, n'est-ce pas! Il s'agit de hisser encore M. Frère sur le banc des ministres. Le grand homme a encore des parents à caser, allons, en avant... non, en arrière! libéraux et retournons-nous de temps à autre pour contempler le vieux drapeau de l'indépendance du pouvoir civil que la *Meuse* agite... avant de s'en servir.

En arrière mes enfants, en arrière et hurrah pour le grand parti libéral.

CLAPETTE.

Sonnets religieux.

A MON AMI CLAPETTE.

I.

Conversion (A droite).

O Clapette, je sors du sentier de l'erreur. Dans mes tripes, je sens gargouiller une flamme; C'est la foi qui revient virginitiser mon âme; Mon passé m'apparaît dans toute son horreur.

Heureusement pour moi, l'esprit saint du Seigneur Descend sur ma caboche; en vain Satan réclame, Je saurai racheter une carrière infâme; Tant à me nettoyer je vais mettre d'ardeur.

Prier à tour de bras, nager dans l'eau bénite, D'exorciser dévotement me ficher une cuite Au point d'en devenir aussi raide qu'un pieu

Qui, c'est là mon projet; il n'est pas sans mérite Et l'on pourra me voir désormais en tout lieu Invoquer jour et nuit le sacré nom de Dieu.

JÉSUS-CHRIST.

II.

En paradis.

Hier, en rêve, j'ai vu le divin paradis, Ce grand café-concert dont on parle aux mioches, J'ai vu les mazurkas des célestes cloches, Et depuis ce moment pour un maravédis

Je ne voudrais ravoier les jours que je perdis, Car j'ai retrouvé là mes amis et mes proches; On chantait sans soucis sans crainte de reproches, Les chérubins gueulaient en joyeux étourdis.

Des archanges, des saints, la bienheureuse clique Entourait Célestin Demblon, mélancolique, Assis sur un nuage à côté d'Oscar Beck;

Célestin fredonnait un sublime cantique Et le farouche Oscar sur l'antique rebec Jouait « Attends je viens » pour lui fermer le bec.

JÉSUS-CHRIST.

Vive les impôts.

Buvez-en bien, aujourd'hui, car peut-être, Ni vous ni moi n'en boirons plus demain.

... Pourrait-on chanter, sur un air connu, aux malheureux ouvriers qui suppléent par une goutte de genièvre à l'insuffisance de leur alimentation.

Il est, en effet, une tradition chez les ministres de tous les partis: c'est, lorsqu'ils ont besoin d'argent, d'imposer le genièvre.

La chose s'explique généralement assez bien; les représentants et les ministres buvant généralement plus de bourgogne que de pekét, c'est ce dernier qu'ils imposent, mais, dans le cas actuel, il est plus difficile de comprendre l'attitude du ministère.

La veille des élections, en effet, c'est en éreintant les impôts en général, et l'impôt sur le genièvre en particulier, que le ministère d'aujourd'hui a mené les électeurs aux urnes et, au lendemain même des élections, ce même ministère qui, logiquement, aurait dû supprimer les impôts dont il se plaignait la veille, propose d'augmenter de nouveau de six à dix centimes par litre, l'impôt sur le genièvre.

Assurément, lors des dernières élections, la majorité des électeurs belges ont prouvé qu'ils étaient pas mal bêtes; mais, cependant, nous croyons que le ministère s'exagère la bêtise du corps électoral censitaire, s'il s'imagina lui faire facilement avaler pareille pilule.

Quoi qu'il en soit, le ministère actuel a définitivement trouvé son vrai nom. C'est le ministère de la mystification nationale.

Trasensterianna.

La petite étude que nous avons publiée sur les véritables causes des variations politiques de l'illustre Blaguenster, nous a valu une foule de lettres, toutes fort aimables pour le gracieux recteur, et qui prouvent

combien celui-ci est sympathique à la population.

Plusieurs de ces lettres, en manière de conclusion, disent qu'en plaçant Blaguenster à la tête de l'Université, à côté de M. l'administrateur-inspecteur cléricale Folie, le gouvernement défunt s'était inspiré de l'adage : à jésuite, jésuite et demie. Une autre de ces lettres — émanant, celle-là, d'une personne qui doit être bien renseignée — nous affirme que la somme touchée annuellement par le recteur pour un cours qu'il ne donne pas s'approche plus de huit mille que de six mille frs. N'ayant pu contrôler ce renseignement, nous n'affirmons cependant rien.

Ce que nous pouvons hardiment affirmer, toutefois, c'est que les opinions du recteur ont toujours été marquées par de brillantes variations — qui, exécutées sur un violon, auraient épaté le jury du conservatoire.

C'est ainsi qu'en 1848 — année révolutionnaire — Maître Blaguenster, dans une brochure sur l'enseignement supérieur, publiée sous le pseudonyme de Louis Duperron, écrivait crânement (page 50) :

« On pourrait citer beaucoup d'exemples de l'influence pernicieuse de la politique active sur tout ce qui a rapport à l'instruction. »

Qui ne sait, cependant, que c'est grâce à la politique et à la politique seulement que le professeur médiocre qui a nom Trasenster, est arrivé à obtenir le rectorat!

Qui encore, arrivé à l'Université, a fait de la politique à outrance, se fichant de l'intérêt des études comme un canari d'un peigne!

Parlant des professeurs et du recteur, le grand homme, écrivait toujours dans la même brochure, page 18 :

« La loi les a soumis (les professeurs) à tous les caprices des ministres dont tous, on le sait, n'ont pas un égal bon vouloir pour les universités de l'Etat. On leur a méconnu le droit d'élire leur recteur qui est à la fois leur président et leur représentant. »

M. Trasenster a la mémoire courte. Il a eu pendant 5 ans le rectorat en mains, et s'est bien gardé de rappeler ce vieux desideratum et de s'en déclarer le défenseur, lui qui, assurément, n'aurait jamais été élu s'il avait dû obtenir les suffrages de ses collègues :

De 1847 à 1884, aucun ministère libéral n'a songé à donner aux facultés de l'Etat l'autonomie nécessaire.

Fortunément, devant ce triste état de chose, ne doit-on pas faire des vœux — au point de vue de la science et de l'honnêteté — pour que nos professeurs retrouvent cet esprit universitaire qu'ils avaient puisé sous le gouvernement de Guillaume!

Encore une citation de la brochure de Louis Duperron-Trasenster et nous lâchons — jusqu'à une occasion prochaine — le bon Blaguenster.

Ecoutez, le malheureux, comment il s'arrange lui-même : « Qu'on chasse une bonne fois les vendeurs du temple de la science! » s'écriait-il.

Pour suivre ses propres conseils, l'illustre Blaguenster n'a qu'une chose à faire; se prendre au collet et se flanquer lui-même à la porte.

CONTE CRUEL.

Plus que quinze jours avant l'examen, et Robert devait encore revoir la moitié de la matière, toute la physiologie et plus de deux cents pages de pharmacologie, sans compter l'anatomie comparée. Quelle bête idée avait-il eue aussi de se laisser coller par Lucie? Cette fille avait la rage de l'aimer, et il avait dû lui faire je ne sais combien de scènes pour la faire filer. Elle avait pleuré comme une gouttière, elle avait écrit des lettres désespérées disant qu'elle mourrait, qu'elle voulait en finir... « Ah! oui, des blagues » avait dit Robert; dans huit jours, elle m'aura oublié et dans un mois, elle en prendra un autre; on les con-

nait, ces grues-là! et puis, zut! je n'ai pas envie de me faire retoquer pour elle; oh! non alors?

Voyons, le métatarsien s'insère... »
C'avait été le roman de tous les jours. Robert avait rencontré Lucette en revenant de l'amphithéâtre, chaque midi; d'abord, ils s'étaient regardés du coin de l'œil, puis ils s'étaient dit quelques mots, et un beau soir l'ouvrière avait pendu la crémalière chez le carabin.

Ils eurent alors une bonne vie d'amour et d'insouciance.

Pendant que Robert était aux Cours, Lucette travaillait chez la patronne, et la nuit les réunissait au coin du petit feu. Le dimanche, ils couraient la banlieue bras dessus bras dessous, disant des folies, chantant les refrains de Judic dans la solitude des bois, s'étendant sur l'herbe, jouant à cache-cache derrière les sapins, s'embrasant dans un éclat de rire. Lorsque venait le premier du mois, le père envoyait de l'os et l'on était riche pour huit jours. Alors ils allaient souper au restaurant à la carte, ils mangeaient comme de jeunes mariés en lune de miel, arrosant le festin d'un bon petit vin bleu qui leur mettait des flammes aux yeux et de l'amour au cœur.

Et ainsi chaque jour passait laissant derrière lui le frais parfum de l'amour, et l'odorante bouffée des vingt ans.

On a beau dire, la vie de bohème existe toujours. Il y aura toujours de ces amours irrégulières, pleine d'une saveur exquise, où le cœur épanche son trop-plein, où la jeunesse laisse déborder sa brûlante sève; le papa gronde parfois; mais il ne veut pas trop crier, et il y a une sourire dans sa voix. Il se souvient de ses belles années d'autrefois, il sent bien qu'un jour viendra où le souci de l'avenir mettra sa ride au front du jeune homme, et il ne veut pas hâter le moment où la lèvre se plisse, où le cœur se tait, où le corps se repose. A quoi bon les gronderies et les menaces? On ne fait pas taire l'oiseau, on le tue. On n'éteint pas l'amour, on l'étouffe, et les pères qui sont assez fous pour briser ce que leurs enfants ont de plus beau, de plus radieux, n'ont pas eu de jeunesse et n'ont pas mérité le bonheur de la paternité.....

Qui, il l'avait renvoyée brutalement, cherchant une excuse à sa cruauté, se faisant une raison de sa barbarie. La pauvre petite avait pleuré toutes ses larmes: Qu'est-ce que je t'ai fait, dis, Robert? Pourquoi ne veux-tu plus de moi?

— Laisse-moi tranquille; je n'ai pas de comptes à te rendre, je ne veux pas me faire buser pour toi. Va-t'en.

Lâche!
Elle était partie en sanglotant.

Robert bloque. Mais souvent il dresse la tête et se perd dans ses rêves. Quelque chose lui manque. L'oiseau n'est plus là pour égayer la chambrette. Il lui semble que quelqu'un est mort au logis ou qu'on y a commis un crime noir. C'est si vide, une chambre où il y a eu une femme. C'est un désert dont l'oasis a été balayée par un simoun. La main délicate n'est plus là pour mettre son estampille légère sur le petit ménage. La poussière couvre les meubles, les feuilles du graminium, les bibelots, les pipes; et le squelette même a comme un affaissement triste. La lampe fume, le lit est défait, les fleurs de la fenêtre sont desséchées.

Lucette est partie et Robert songe au passé, et Robert regrette; et Robert se sent des larmes qui lui jaillissent des yeux.

C'est qu'il a été si mauvais pour elle, Lucette ne lui avait rien fait, en somme; souvent elle l'avait mis au travail, pendant qu'elle cousait dans un coin. Pourquoi avait-il fait pleurer sa chère blonde, sa petite Nini, sa mignonnette? Après l'examen, il ira lui demander pardon, oui, et il ramènera l'hirondelle au nid; il fait triste à mourir sans elle!

« Nous allons passer maintenant à l'examen pratique de dissection. Monsieur Robert Leray, vous prendrez le pied. Eh! Jean, avez-vous injecté le sujet? »

— Oui, monsieur le professeur.

— Eh bien, commencez tout de suite, Monsieur Leray.

Robert entra dans la salle de dissection, une grande salle blanche avec de hautes fenêtres à petits carreaux dépolis. Sur une table de marbre s'allongeait, couvert d'un drap blanc, un cadavre.

Robert souleva le linge, découvrant le pied du mort, et se mit à disséquer. Le front courbé sur cette chair qui lui livrait ses fibres, ses nerfs, ses artères, il détachait méthodiquement les ligaments les plus

légers, mettant une délicatesse d'artiste dans sa tâche sinistre. Quand tout fut fait, il remit ses scalpels, ses pinces, ses bistouris dans leur trousses et attendit qu'on vint examiner son travail. Machinalement il dévoila le corps qu'il avait devant lui, un beau corps de femme enrigidie par la mort;... il découvrit la tête...

Ce fut alors un hurlement sauvage qui clama comme une plainte énorme dans la grande salle. Lucie! Non, ce n'est pas vrai, je suis fou, dis, Lucie, Lucie!... et il secouait la morte, et il l'embrassait follement.

C'était elle, morte du cœur à l'hôpital! Livide, Robert prit dans ses deux mains la tête moite et glacée du cadavre. Le jour tombait déjà, mettant des ombres molles sur ce groupe navrant.

Il resta là, hébété, les yeux fixés sur les yeux vitreux, implacables, immobiles de sa maîtresse; il n'eut pas un sanglot, pas une larme; il sentait autour de lui comme un immense anéantissement; au fond de la salle un filet d'eau tombait en clapotant dans une auge; au dehors, un ouvrier fredonnait une romance bête sur un ton monotone, et l'horloge faisait son tic-tac régulier, comme un battement de cœur.

Il y avait une pesanteur dans l'air; les dernières éclaircies du jour passaient dans les vitres avec un jaunissement; Robert était toujours là, immobile, tenant dans ses doigts crispés les tempes de son amoureux. Il ne voulait pas comprendre; il avait eu un cauchemar; ce cadavre qu'il avait lacéré, ce n'était pas Lucette, non, non, et il répétait non, non, non, avec un entêtement d'ivrogne.

On ouvrit une porte et il entendit confusément: tard... aujourd'hui... demain... huit heures... jury décidera...

— Bien, murmura-t-il.

Il se leva brusquement, regarda une dernière fois la jeune fille, coupa, avec son scalpel, une longue mèche de cheveux sur le front de la morte. Et ces cheveux crièrent sous le baiser d'acier. Puis il l'embrassa longuement, en murmurant dans un sanglot: « Pardon, Lucie, pardon, ma mienne, pardon, ma tant aimée! »

Dis-donc, Baluchet, dit le gros Truffard en rallumant sa pipe, tu sais bien Robert Leray?

— Oui, après?
— Il a été recalé, hier, à son examen et il s'est fait sauter le caisson.
— L'idiot!

MAX WALLER.

AVIS.

A la demande de plusieurs de nos lecteurs nous avons décidé de créer des **ABONNEMENTS DE CINQ MOIS** prenant cours au **PREMIER AOUT**. Ces abonnements coûteront **TROIS FRANCS VINGT-CINQ CENTIMES**.

Pour s'abonner il suffit d'envoyer, par carte postale, son nom et son adresse au bureau du journal.

Les concours du Conservatoire.

Au risque de me faire passer pour le dernier des Philistins, j'avoue n'avoir assisté qu'à deux concours, les deux moins désagréables: chant et déclamation lyrique. C'est qu'on a beau avoir bravé bien des périls, on ne s'expose pas, de gaieté de cœur, à savourer quatorze fois le charme du même concerto — celui-ci fut-il admirable — et à entendre une demi-douzaine de flûtistes exécuter des variations peu variées. Assurément, si l'on avait le choix entre les travaux forcés à perpétuité et les concours de ce genre, on se déciderait peut-être pour ces derniers, mais, en dehors de ce cas spécial, je pense qu'il faut être membre du jury, sourd-muet ou Vandenberg pour se résigner à subir le supplice de tous les concours.

Enfin, passons.
Du concours de déclamation lyrique, je voudrais pouvoir dire grand bien, les concurrents étant tous jeunes gens pleins de bonne volonté et le professeur, M. Carman, faisant preuve d'un zèle louable; mais, franchement, je ne puis m'empêcher de dire ce que j'en pense. Or, ce que je pense, c'est, qu'à part Mlle Coune, aucun des concurrents entendus samedi dernier, ne peut espérer obtenir, d'ici à peu, des succès durables dans la carrière lyrique. Et notez que si je trie hors de paire, Mlle Coune, c'est précisément parce que cette jeune personne est, au point de vue de la technique de son art — si je puis m'exprimer ainsi — moins forte que ses camarades, c'est-à-dire que, moins stylée, moins serinée, elle se laisse aller à ses impressions et fait passer dans ses gestes, dans son accent, son âme, son émotion à elle, et non l'âme du professeur chargé de l'imiter aux ficelles de la déclamation. Chez les autres, je ne vois, au contraire, que la préoccupation constante d'imiter le maître, et dans M. Franklin jouant Mephisto, je ne voyais ni M. Franklin ni Mephisto, mais M. Carman — moins bien que nature.

Or, M. Carman ne doit pas être imité.

Sans doute, M. Carman est une des plus riches, des plus exubérantes nature d'artiste qui aient brillé sur la scène, mais c'est précisément parce que M. Carman donnait à tous ses personnages, une allure personnelle fort puissante, que cette allure ne peut convenir indistinctement à tous les élèves qui, en s'efforçant d'imiter servilement un modèle, fort beau j'en conviens, en arrivent à perdre toute personnalité artistique et à ne posséder, en fin de compte, qu'un talent d'imitation. Une fois lancé dans la carrière et loin du professeur qu'ils se sont habitués à voir penser pour eux, ces infortunés élèves, aux prises avec une création, patagant, se découragent, et deviennent... ce que sont devenus plusieurs étoiles du conservatoire, qui après avoir un instant brillé comme des astres, sont tombés aussi rapidement que des aéroolithes.

Ces observations visent particulièrement les concurrents hommes et surtout M. Franklin, qui, doué d'un bel organe, peut encore espérer, s'il s'efforce d'acquiescer une personnalité scénique, un brillant avenir artistique.

A la jolie M^{lle} Weyns, comédienne agréable, pouvant même devenir une gentille diva d'opérette, j'aurais peut-être eu un conseil à donner, mais, comme cette jeune artiste, jeudi, au concours de chant, a affirmé, pendant dix minutes, qu'elle ne voulait pas chanter — non! non! non! non! — je me borne à approuver de tout mon cœur cette sage résolution, d'autant que cette déclaration ayant été faite *en musique*, on ne peut dire qu'elle est sans portée!

Au concours de chant, où l'on a retrouvé au premier rang les mêmes concurrents, M. Franklin et M^{lle} Coune ont obtenu un succès brillant et fort mérité, et la virtuosité de M^{lle} Joackim — médaille d'argent — a fait merveille.

Une simple réclamation. Pourquoi diable a-t-on encore cru devoir sortir de l'armoire aux clichés cet éternel air « des bijoux » sans lequel, dirait-on, il n'est pas de concert possible et que nous avons entendu exécuter par toutes les cantatrices possibles et impossibles, depuis la Patti jusqu'à M^{lle} Augusta autrefois première chanteuse-romancière au théâtre lyrique des « deux pigeons », quai de la Basse, 42.

Assurément, le morceau est très gentil — comme d'ailleurs tout ce qu'a fait le frère Tralala — mais, franchement, depuis « qu'on le porte » il doit être passé de mode!

A part cette question des bijoux, le jury a été digne des plus grands éloges. Il a parfaitement résisté aux sept auditions de l'air de *Zémir et Azor*; c'est à peine s'il a dormi et, en tout cas, il n'a pas ronflé.

Quant au public, il a été sublime et a acclamé tout le monde: les sept *Azor*, le morceau à vue et même l'accordeur.

Et dire, cependant, que s'il avait dû payer cinquante centimes d'entrée, ce même public n'aurait rien trouvé de bon!

CLAPETTE.

Le Gifflo-mètre.

La déposition faite devant le tribunal de Huy par M. Maréchal — l'estimable journaliste cléricale qui empêche les giffles comme des croquignoles — méritait de ne point passer inaperçue.

Parlant de la calotte lui administrée par M. le sénateur de Lhonnex, le bon sous-veuilleton de province, déclara qu'il avait, en effet, reçu une giffle, mais « qu'il l'avait à peine sentie ».

Aimable insensibilité des joues cléricales. Celles-ci, trop habituées peut-être à se trouver souvent en contact avec des mains peu caressantes, en arriveront bientôt à être tannées au point de ne plus pouvoir apprécier la différence existant entre une simple tape amicale et une formidable giffle.

Vous voyez d'ici les plumitifs cléricaux dans le plus cruel embarras, ne sachant s'ils ont été caressés ou rossés et se tenant également prêts à remercier ou à riposter... par une plainte adressée au commissaire de police.

Pour se tirer d'embarras, ces bons confrères auraient cependant une ressource. Ils pourraient se servir de l'excellent instrument inventé il y a quelques années par un journaliste de génie.

Cet instrument, c'est le *gifflo-mètre* qui, avec une exactitude toute mathématique, indique le degré de force de la giffle, en même temps que le chiffre de dommages-intérêts proportionnés à la violence de la correction.

Calotte de deux degrés, vingt francs; cinq degrés, cinquante francs; et ainsi de suite.

Avec cet instrument et un autre, baptisé du nom de *coudepiedauculomètre*, les journalistes cléricaux ne risqueront plus d'être frustrés. Toujours ils recevront une indemnité en rapport avec les... témoignages d'estime reçus — qu'ils les aient ou non « sentis ».

Et comme le ministère cléricale n'a rien à refuser à ses fidèles défenseurs de la presse, il serait fort possible que M. Woeste, augmen-

tant le tarif des claques comme il a augmenté celui des messes, permit bientôt à bon nombre de journalistes cléricaux de vivre sans rien faire en mangeant le produit des giffles reçues.

« C'est un homme qui a joliment réussi — dirait-on alors d'un journaliste cléricale — il a reçu plus de mille claques! »

Quels horizons, hein! mes révérends!
CLAPETTE.

L'abondance exceptionnelle des matières nous oblige à ajourner au prochain numéro notre appréciation du grand événement de l'époque: **LA DISPARITION DES DEUX PERCHES QUI...**, annoncée lundi dernier au Conseil par M. Ziane (Emile).

A coups de fronde.

A la Chambre, dans un récent débat, M. Bouvier, d'une part, des députés catholiques de l'autre, se sont mutuellement traités de « *Polichinelles* ».

Et dire qu'aucun de ces messieurs n'avait tort!

MM. Jacobs et Woeste ont, en pleine Chambre, frotté vigoureusement les oreilles au commissaire de police d'Ostende qui avait commencé une instruction contre certaines personnes coupables de corruption électorale.

Il est inadmissible, en effet, qu'un simple commissaire se permette de démolir une institution à laquelle la plupart des hommes politiques belges doivent leur situation — et parfois leur fortune!

Oh hasard! voilà tes coups.

Mardi dernier, à la vente publique des livres composant la bibliothèque de feu M. Goffart, le lot *numéro cent* a été adjugé à M. le professeur Lequarré!

Dimanche dernier, lors du passage de la procession de l'église St-Jacques, on a fort admiré aux fenêtres de la demeure du représentant *libéral* de Liège, M. Dupont, un joli étalage de bougies allumées, fleurs, vierges immaculées et autres, etc.

Les instituteurs qui ont été excommuniés et qui vont crever de faim pour avoir simplement exécuté une loi votée par le sympathique député, ont dû faire de jolies réflexions.

Détail piquant: l'an dernier, en pareille circonstance, les fenêtres du *libéral* député étaient vierges de toute idem et même de bougies.

M. Dupont aurait-il envie de remplacer le père Malou qui branle dans le manche et dont la piété n'est pas, dit-on, fort austère? Qui sait!...

On assure que le sympathique et gracieux M. Gillon ne brigue pas le renouvellement de son mandat de conseiller communal. Il est à notre avis préférable de s'en aller que de se voir mettre à la porte.

On est bien forcé d'être honnête quand on ne peut faire autrement.

M. Grandorge fait des mamours au cercle libéral de l'Ouest. Il vient de réclamer, *sur commande*, l'installation des eaux sur les hauteurs. Parions qu'on ne lui en saura pas gré. Mais aussi les électeurs de l'Ouest sont si peu reconnaissants! Ne vont-ils pas prendre les eaux dont on les gratifie pour de la simple eau bénite de cour!

Dernièrement, dans une *SECRETÉ* réunion composée des membres du Comité de l'Association libérale et de certains délégués des Comités de quartier, le président, le joyeux M. de Rossius-Orban, après avoir fait un vif éloge des cercles libéraux de quartier — qu'on éreintait quand on croyait n'en avoir pas besoin — a ajouté, en s'adressant plus particulièrement aux délégués entachés de progressisme:

« Sans doute, Messieurs, étant données les circonstances actuelles, vous devez aux prochaines élections, mettre de l'eau dans votre vin, mais nous aussi, nous en mettrons de l'eau dans notre vin. »

Gageons que cette eau que le bon de Rossius-ORBAN, veut mettre dans son vin, n'est autre que de l'eau GAZEUSE!

L'esprit parisien faisait des siennes pendant le concours de chant au Conservatoire. — Voyez donc M. Verken, disait quelqu'un, avec quelle sollicitude il suit le chant des élèves, comme il penche la tête pour indiquer la rythme; quel excellent professeur ça fait!

— Oh oui, dit l'autre, on dirait du veau!

Ramollot au concours de chant.

Le colonel Ramollot, instigué par son chef de musique, a assisté jeudi au concours de chant du conservatoire. Il fait part de ses impressions à son secrétaire, le lieutenant-porte-drapeau.

— Scrongnieugneu! lieutenant, jamais vu s'f... du monde comme ça! Avant la, tas d'pisseuses, qui venaient tour à tour gueuler après un chien qu'appelait Azor et qui venait pas scrongnieugneu. Pendant c'temps-là, scrongnieugneu, y avait un type sans cheveux, qu'était assis et qu'f... tait rien et un autre qui tapait sur une grande armoire qui f'sait un tapage tous les diables. Si f'sait boucan comme ça à la caserne, l'f... salle de police, scrongnieugneu. D'avant l'théâtre, y avait un tas de pékins assis à une table et qu'faisaient, sur du papier, la caricature du g'noux qu'était sur la scène.

Ça a duré trois heures! Stupide, Scrongnieugneu! s'on les avait fait gueuler toutes ensemble, ç'aurait été tout d'suite fini.

Ces pékins là, Scrongnieugneu! çà n'f... jamais rien d'bon!

Musée du Frondeur.

De l'inimitable Van den Boorn — le dernier des classiques — dans son feuilleton musical de la *Meuse*.

Il s'agit des concours de clarinette et de flûte:

Tous deux savent rendre à merveille certaines nuances délicates de notre être, certains mouvements secrets de notre cœur, certaines rêveries vagues ou indéfinissables. Tous deux enfin ont leurs effets particuliers, leur éclat propre. Quant à leur histoire, celle de la flûte se perd dans les nimbos du passé. Homère dans l'*Iliade*, Ovide dans les *Fastes*, et tant d'autres poètes anciens en ont parlé dans un style imagé et pittoresque, mais aucun d'eux ne précise sa naissance. Qu'il nous suffise de savoir que cet instrument, depuis son origine, a été mêlé à toutes les phases de l'art. Les diverses métamorphoses qu'il a subies symbolisent les époques successives de l'art des sons. Ni son caractère, ni sa forme, ni la matière qui lui servait de corps, ni les rôles qui lui furent assignés, aucun de ses attributs, aucune de ses qualités ne restèrent immobiles. Son existence est une apogée vivante du progrès.

Depuis que la flûte des roseaux jusqu'à celles de bois, en grenadille, en ivoire, en cristal et en argent; depuis le bec qui lui servait d'embouchure, comme pour le hautbois, et ses formes les plus diverses, jusqu'à celle adoptée par Boehm, que d'espace parcouru! Parmi les fonctions qu'a remplies la flûte figuraient, comme on sait, celle de soutenir la voix des orateurs chez les Grecs, celle de diriger les chœurs de l'ancienne tragédie chez les Romains: elle rappelait le diapason de la voix aux comédiens; le fameux Roscius était partout suivi par un flûtiste. A Rome encore, les joueurs de flûte (dit Rembusson) étaient les seuls que l'on employât dans la pompe des sacrifices, les funérailles et les festins. Ils formaient un corps nombreux et avaient la plupart le privilège d'être nourris dans le temple de Jupiter Capitolin. La flûte savait aussi prendre un ton guerrier, surtout chez les Lacédémoniens.

Voici, pour terminer, une page d'Homère par rapport à l'emploi de la flûte (description du bouclier d'Achille) dans la cérémonie des noces:

Nous faisons grâce à nos lecteurs de la description et nous nous bornerons seulement à faire remarquer à M. Vanden Boorn, qu'aujourd'hui comme du temps d'Homère; la petite flûte joue le grand rôle dans « la cérémonie des noces ».



L'ARGENTINE

EAU CAPILLAIRE PROGRESSIVE. Toutes les eaux contenant un dépôt blanc-jaunâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux gris et blancs à leur couleur primitive. Elle enrayer la chute des cheveux, enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie, sans jamais nuire. 5 francs le flacon. — Eau tétragrale, instantanée pour la barbe, 5 francs le flacon. — Dépôt: A Liège, pharmacie de la Croix Rouge, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Île, Liège.

DEMANDEZ

L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain. C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs. Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

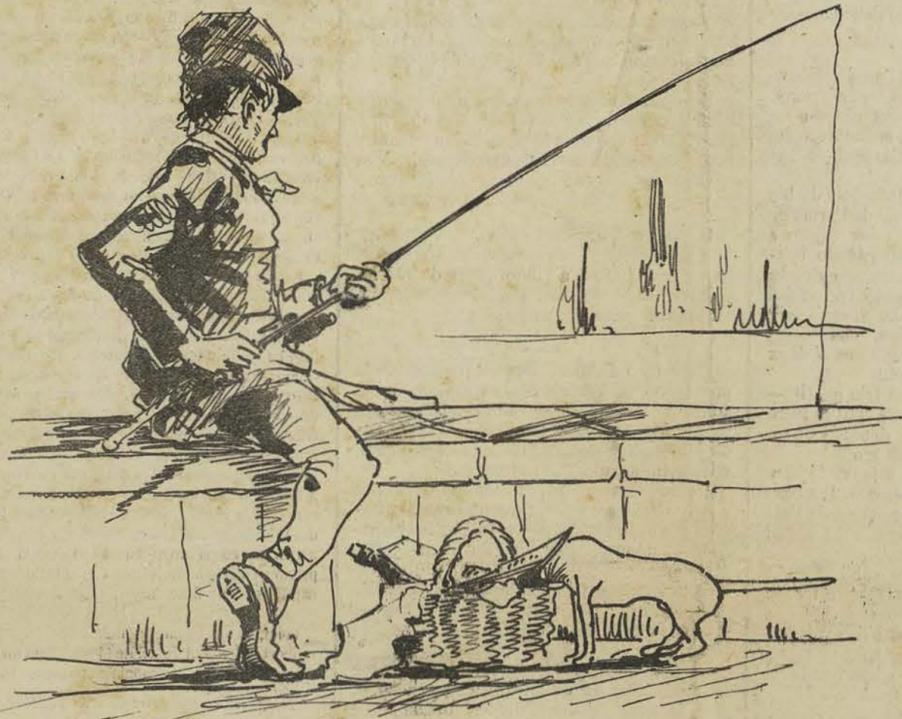
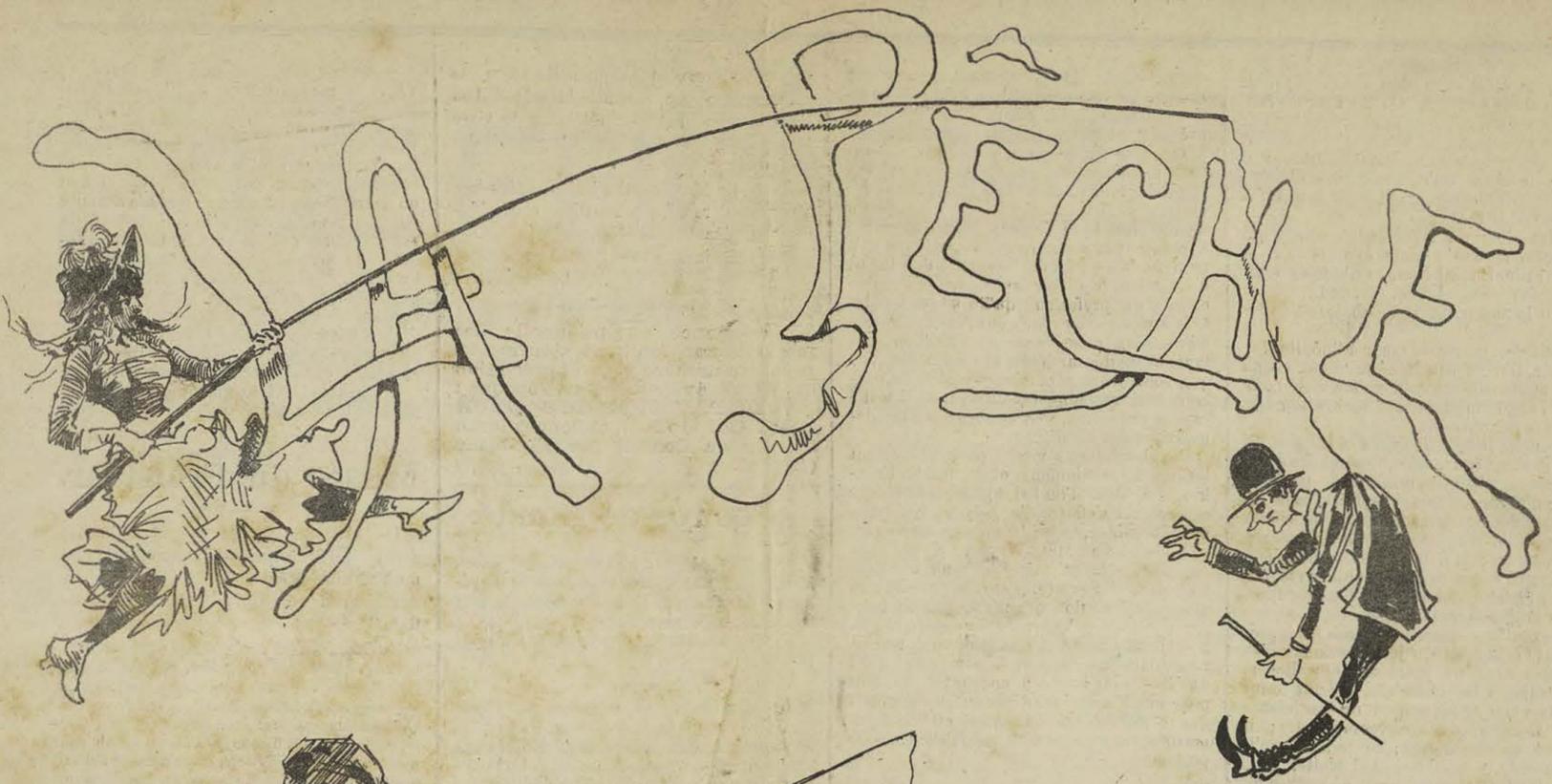
Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

AVIS AUX PERSONNES QUI PARTENT POUR LA CAMPAGNE: Ombrelles satin soie, toutes nuances, grande taille, fr. 5-90. — Très jolies ombrelles de jardin pour dames, depuis 1-75 à 3 fr. — Encas satin noir soie, fr. 4-50, à la grande maison de parapluies, rue Léopold, 48.

— J. Le Rousseau, horloger-bijoutier, vient d'ouvrir une seconde maison d'horlogerie rue de Gueldre, 12, près de la rue Léopold, correspondant avec l'ancienne maison, 8, rue Sur-Meuse. Ce magasin contiendra spécialement un tel assortiment de pendules en tous genres, régulateurs, réveils et horloges de toute espèce aux prix les plus avantageux et de qualité supérieure. Bien remarquer l'adresse rue Sur-Meuse, 8, et rue de Gueldre, 12, Liège.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.



Un convaincu.
(l'art pour l'art)



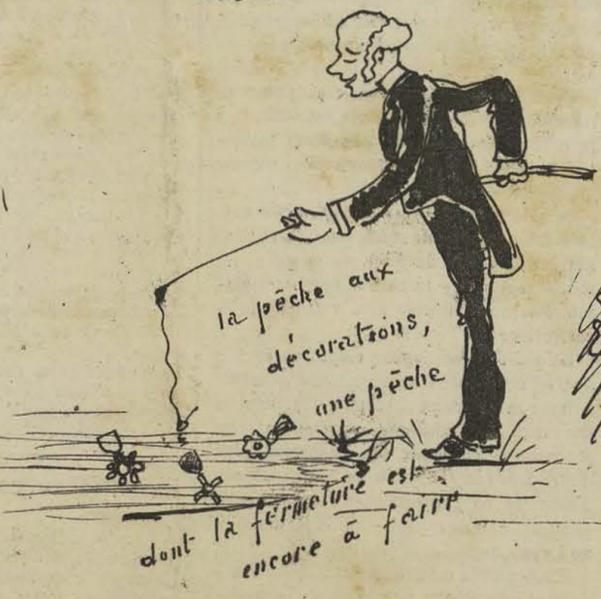
un bon gros poisson



ça mord!



une espèce qui n'est pas en train de se perdre



la pêche aux décorations, une pêche dont la fermeture est encore à faire



Amorce